

LE
JURA SUISSE

PARTIE ROMANDE



Texte par EUGÈNE DE LA HARPE

Illustrations de S. A. SCHNEGG

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & C^{ie} ÉDITEURS



LE
JURA SUISSE

PARTIE ROMANDE

Texte par EUGÈNE DE LA HARPE

Illustrations par S. A. SCHNEGG



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & C^{IE} ÉDITEURS

1920



Sur le chemin de la Dôle.

CHAPITRE PREMIER

SAINT-CERGUE ET LA VALLÉE DU LAC DE JOUX

Passer des Alpes au Jura apparaîtra peut-être à quelques-uns comme une entreprise risquée, à tous les points de vue. Comment se mettre au diapason voulu pour apprécier avec équité les charmes du Jura quand on a pris un bain d'Alpe aussi prolongé ? La difficulté est réelle, le danger manifeste, et il ne sert de rien de fermer les yeux à l'évidence même ; il faut l'envisager avec décision, mais aussi avec bon sens.

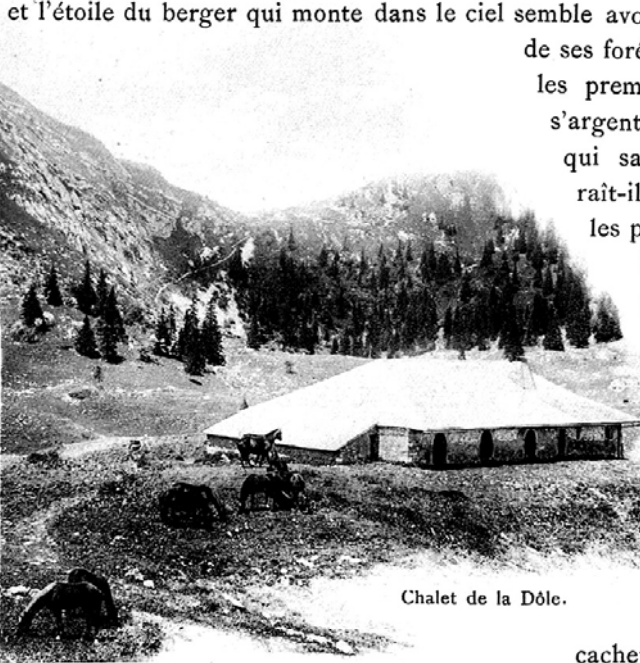
La beauté est-elle donc l'apanage exclusif des Alpes ? Parce que l'on a été captivé par la vision intime et prolongée de l'Alpe, cela veut-il dire nécessairement que l'on soit par là-même hors d'état de concevoir un ordre de beauté différent ? Faut-il considérer cette réflexion d'un ami comme le dernier mot en cette affaire : « Dans le Jura je regarde, j'admire, mais je ne suis pas ému comme du plus modeste site de nos Alpes ? »

N'y a-t-il donc rien dans le Jura qui éveille l'émotion, qui fasse appel au sens poétique inné à un grand nombre ? Il semblerait que tel ait été la pensée d'un de nos poètes nationaux, Juste Olivier, auquel personne ne refusera pourtant une certaine

compétence en ce domaine, lorsqu'il parle du Jura comme le représentant de la prose et des Alpes comme le refuge de la poésie ?

Un homme de goût, à l'esprit compréhensif, M. A. Vautier disait à ce sujet dans la *Patrie vaudoise* : « Nous opposerions plutôt poésie à poésie ; autres sont les vibrations qui s'éveillent dans l'âme au sein des hautes Alpes, autres celles que provoque le contact du Jura ; on ne passe pas des unes aux autres sans devoir se ressaisir d'abord pour se prêter à une nouvelle adaptation, comme lorsqu'il s'agit, pour l'oreille subjuguée par les ondes entrecroisées et pressées de l'harmonie d'un Beethoven, de s'ouvrir au charme pénétrant de celle d'un Mendelssohn. Ce modeste Jura, partout accessible et fouillé, a pourtant, lui aussi, ses fées nombreuses comme ses grottes ; et suivant que l'une ou l'autre la touche de sa baguette, son aspect se transforme. Il a ses heures de rayonnante sérénité, quand il baigne dans une atmosphère pure et tranquille ; il s'enveloppe, au crépuscule, de teintes violettes et douces, et l'étoile du berger qui monte dans le ciel semble avoir pris naissance dans la paix

de ses forêts ; il s'éveille au matin, sous les premiers rayons dont ses rochers s'argentent, comme un bon travailleur qui salue le jour avec joie. Apparaît-il sous un ciel bas, où traînent les pans des nuages ? Rien n'égale la sombre sévérité de son expression ; on se sent oppressé et sourdement inquiet en entendant la montagne mener grand bruit et annoncer la rafale, alors qu'à son pied tout est encore au repos. Dans les beaux jours d'hiver, les tons noirs, se mêlant à l'éclat des neiges, ajoutent un cachet de gravité à l'allégresse que



Chalet de la Dôle.

respire la montagne ; souvent elle s'épanouit au soleil, tandis que la plaine est immergée dans un brouillard si dense que nul être, semble-t-il, n'y devrait pouvoir vivre ; et par delà cet océan, le Jura salue les Alpes qui se dressent sur l'autre bord : les deux gardiens qui veillent à nos portes échangent un regard assuré. »

Le Jura a ses passionnés admirateurs ; M^{me} A. de Gasparin, écrivait de son manoir de Valleyres-sous-Rances, aux portes mêmes du Jura : « Mes pas, sans que je les dirige, me mènent vers la montagne. Me pardonneriez-vous si je vous parle d'elle encore ? Je l'aime.



Chalet de la Saint-Cergue et la Dôle.

» Que sous un matelas de brume, ses déclivités s'enfoncent plus noires que l'encre ; qu'à l'approche de l'orage elle gronde et menace ; qu'obéissant à je ne sais quelles influences malignes, elle fronce le sourcil, farouche, de revêche humeur ! Elle garde pour moi un mystérieux attrait... C'est qu'elle répond à d'intimes besoins de ma nature... Le monde a beau railler, l'âme cherche son pays. Il lui faut la liberté première, les espaces que rien ne limite, une idéale région où les profanes n'entrent pas ; elle veut des énergies, elle rêve des victoires ; elle pressent des douleurs, oui, mais tout irradiées de lumière ! Et riez, s'il vous convient, c'est cela que ma montagne donne à mon cœur. »

Mais ce langage n'est-il pas justement aussi celui du passionné de l'Alpe ? Qu'est-ce à dire, sinon que l'une des montagnes comme l'autre sont capables d'émouvoir, de parler, d'incarner une intense poésie ?

Et nous ne demandons rien d'autre que la liberté pour nous pauvres poètes, quelque incapables que nous puissions être, de nous exprimer comme nous le voudrions, de nous sentir pris tour à tour, mais autrement, par le Jura comme par les Alpes.

Et comment le Jurassien ne le serait-il pas, lui qui y retrouve toujours un peu



Saint-Cergue.

de son âme ou qui en laisse un peu, quand il s'en va vivre sous d'autres cicux, loin des cluses et des crêtes au sein desquelles il a grandi ?

Nous avons vécu quelques belles années dans ce pays et nous ne pouvons oublier ce qu'il nous a donné ; nous lui gardons là tout au fond une reconnaissance émue, parce qu'à ce paysage du Jura, dont le charme s'est peu à peu insinué en nous, s'associent des souvenirs très beaux et très doux d'une heureuse vie de famille à son aurore, qui aujourd'hui, hélas ! n'est plus.

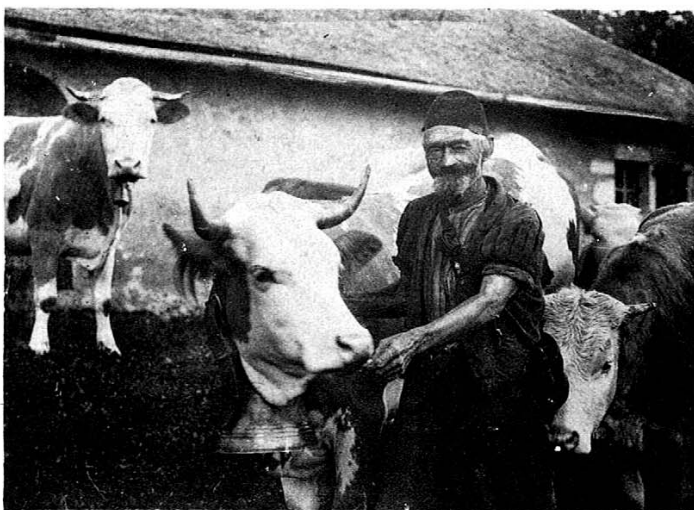


Panorama de la Barillette.

* * *

Mais assez disserté, mettons-nous en voyage ; l'espace à parcourir est considérable et le temps dont nous disposons des plus restreints, car qui peut aujourd'hui consacrer plus de quelques jours à une ballade de vacances ?

En route nous ouvrirons les yeux, nous questionnerons les passants, nous recueillerons des souvenirs, nous consulterons quelques livres, espérant faire naître chez plusieurs le désir de poursuivre ce travail, de l'approfondir, — car nous demeurerons forcément très superficiels, — en exploitant tel filon intéressant qu'il nous arriverait de révéler à nos lecteurs. La littérature à consulter abonde : nous l'effleurerons à peine. Dans les bibliothèques des villes et des hameaux jurassiens les plus reculés, vous y trouverez encore, à côté de T. Combe, une des incarnations les plus authentiques de l'esprit et de la vie jurassienne neuchâteloise, l'un ou l'autre des trente-six volumes d'Urbain Olivier, au canton de Vaud surtout.



La favorite.

Nombre de lecteurs diront : c'est bien dommage, l'auteur passe tant de choses, de gens et de lieux sous silence qui auraient trouvé ici leur bonne place !

Nous n'avons garde de le contester et nous le regrettons infiniment pour nous-même, mais à l'impossible nul n'est tenu, car nous ne pouvons songer à faire de cet ouvrage une encyclopédie sur le Jura ; notre propos est tout autre.

Si vous commencez votre tournée d'exploration par la ville de Nyon, un point de départ très pratique, vous vous dirigerez tout naturellement sur Saint-Cergue par le tram qui relie ces deux localités ; vous aurez ainsi l'occasion de saluer au passage le hameau de Givrins, où a vécu l'inépuisable conteur que le peuple des campagnes a d'instinct reconnu pour l'un des siens.

Courant à flanc de côteau, le long des avant-monts, au milieu des prairies et des vallonnements discrets, le chemin de fer électrique vous amène, par Genolier et le Muids, à Arzier par un lacet fort développé. Installé confortablement sur un plateau doucement incliné vers la plaine qui se développe à ses pieds, ce dernier village com-



Le temple de Montricher.

mande d'un côté un vaste horizon et de l'autre s'appuie à des forêts qui le dominant à l'O., offrant ainsi les avantages d'une villégiature largement ouverte et pourtant intime.

La ligne pénètre ensuite, sous la Violette et la Frêterette, dans la Combe des Allevays et débouche subitement sur le plateau de Saint-Cergue.

Avant de nous y établir pour quelques jours, nous voudrions vous ramener à notre point de départ, — une lubie de voyageur bohème qui n'aime pas les programmes usuels et banals, — pour rentrer à Saint-Cergue par le chemin de l'école, c'est-à-dire par la Faucille et la Cure. Un autre tram vous emporte de Nyon à Crassier d'abord, village dont le nom évoque le souvenir de M^{me} Necker et d'Alexandre Vinet, le

penseur chrétien ; il passe peu après à Divonne-les-Bains, établissements hydrothérapiques français fort courus, où l'auteur des guides d'universelle réputation, M. Paul Joanne, venait volontiers passer ses vacances, tout en y donnant libre essor à ses goûts et à ses dons d'acteur et de diseur.

Plus loin voici Gex, grosse bourgade d'où il faut résolument partir à pied si l'on n'est pas un malade ou... un paresseux, pour gagner le Col de la Faucille (1323 m.) ; cela en vaut la peine et ce n'est point fatigant. Au point culminant de la route, vue très belle sur le Mont-Blanc ; nous n'irons pas jusqu'à nous écrier pompeusement, comme certain guide : « L'excursionniste qui voudra admirer les Alpes, le dôme majestueux du Mont-Blanc et les montagnes de la Suisse romande n'ira pas dans la Haute-Savoie ou dans le canton de Genève ; il viendra sur nos sommets, d'où il contempera comme d'un magique observatoire cette suite de centaines de kilomètres de glaciers, de pics et de sommets.... » Halte-là, collègue guidographe, vous me donnez une envie folle de tourner le dos à votre panorama et de courir ventre à terre sur la région de Chamonix, ou ailleurs encore, pour constater la non-valeur de votre lyrisme ! La comparaison risquerait de faire pâlir, à coup sûr, votre description des splendeurs de la Faucille. Non, il ne faut jamais essayer de comparer deux paysages, deux sommets, deux Mont-Blanc, deux Dents-du-Midi (car la diversité de leurs aspects



L'église abbatiale de Romainmôtier.

en fait des cimes différentes suivant l'endroit d'où on les contemple) ; le Mont-Blanc vu de la Faucille est un rêve, lointain, éthéré, très grand ; le Mont-Blanc du Buet ou du Grammont est tout autre chose ; l'un n'est que le diminutif de l'autre.

De la Faucille à la Cure, tête de ligne du chemin de fer de Saint-Cergue, que nous allons prendre bientôt, c'est l'affaire de trois heures à pied par la vallée des Dappes, partagée entre la France et la Suisse en 1862 après quarante-sept ans de contestations ; on savait déjà alors comment faire pour traîner en longueur les fixations des frontières ; il n'y a rien de nouveau sous le soleil, disait déjà un certain sage hébreu il y a bien longtemps.

Saint-Cergue (1043 m.), auquel nous revenons, est un grand village aux maisons blanches, propre, ordonné, niché dans une véritable corbeille à fond plat et aux rebords boisés ; on n'y voit rien de la plaine ; le bourg se tient sur la réserve, blotti dans son coin ; il préfère, à la crête des monts d'où l'on vous voit de partout, la retraite qui oblige les hommes à vous chercher, s'ils tiennent vraiment à vous voir ; pour vivre heureux vivons caché, disait déjà le grillon champêtre de Florian.

Ses habitants savent du reste où il faut aller pour contempler le « bon pays » ; ils n'ont que quelques pas à faire pour gagner l'esplanade occupée par l'Hôtel de l'Observatoire. Après eux et comme eux, beaucoup d'étrangers y sont venus ; l'un d'entre eux, Victor Cherbuliez, dans son *Paul Méré*, en parle d'une manière évidente lorsqu'il dit : « Tout en bas, la plaine vaudoise, avec ses campagnes fertiles, ses vergers, ses vignes, ses bouquets d'arbres, ses villages et leurs clochers à demi noyés sous la verdure ; plus loin, le lac avec sa grande courbe harmonieuse et ses eaux pures... enfin les Alpes neigeuses de la Savoie et du Valais, dominées elles-mêmes par la triple cime du Mont-Blanc... »

Dès que vous quittez Saint-Cergue pour l'un ou l'autre des sites attrayants et visités du voisinage, c'est toujours à peu près le même genre de panorama : le Signal,



Maison de Lerber à Romainmôtier.

(Demeure de Pierre-Maurice Glayre.)



Romainmôtier. Fontaine et Tour de l'horloge.

la Croisette, où l'on va voir le coucher du soleil, les ruines du Château, les pâtures de Guinfard, Monteret, la Frêterettaz, la Barillette — un des buts de promenade classiques — la Violette (dont nous avons dessiné le panorama en 1888), etc., ont bien chacun leur charme spécial, mais un charme qui est dû avant tout au premier plan.

Si l'on préfère aux grands horizons les aspects de détail, on portera ses pas jusqu'à la Combe de Creva Tzevaux, décrite par Cherbuliez, ou encore à la Borsattaz, à quarante minutes, célèbre par son extraordinaire *gogant*, un énorme sapin de sept mètres de circonférence, dont le tronc forme, à deux ou trois mètres de hauteur, une couronne de branches massives; on visitera l'emplacement de l'ancienne abbaye d'Oujon, à peine visible, maison qui, au XIII^e siècle, jouissait d'une réputation

considérable, ou encore l'église des Biolles, vaste grotte naturelle de dix-neuf pas sur quinze, et la glacière de la Genollière.

Les amateurs de varappe n'ont guère que la Pierre Lente à escalader avec quelque plaisir; ils devront renoncer à leurs ambitions et se contenter de simples montagnes « à vaches » qui ne manquent pas dans ce pays, à commencer par le Mont Sallaz (1473 m.) et le Noirmont (1514 m.), et à finir par la Dôle (1680 m.); des marques rouges, discrètement notées dirigent le novice vers cette dernière sommité. L'horizon en est presque infini, la vue en est essentiellement panoramique, comme toutes celles du Jura, mais la flore en est par contre très spéciale; les botanistes y trouvent des espèces à peu près inconnues sur les autres cimes du Jura, qui rappellent plutôt celle des Alpes (rhododendrons, edelweiss).

Il n'est pas indifférent de gagner cette cime en un jour ou en une heure quelconques; en été et jusque vers la fin d'août, les Alpes sont volontiers brumeuses ou vaporeuses; plus on approche de l'automne et surtout de l'hiver, plus aussi on aura la chance de tomber sur un moment favorable. Les fins de journées sont presque toujours préférables aux commencements, au printemps et jusque vers la fin de l'été.



Le Sentier.

Au passé de Saint-Cergue se rattache l'histoire de la Bonne-Fontaine, source qui, dit un ancien auteur, guérissait la lèpre, la gale, les mauvais ulcères. C'était avant la Réformation ; on y venait alors de très loin, et l'on vendait même ici et là ces eaux miraculeuses. D'après une ancienne tradition, il est probable que, vers 1580, on fit obstruer ladite source pour faire cesser la superstition qui entraînait le progrès des nou-

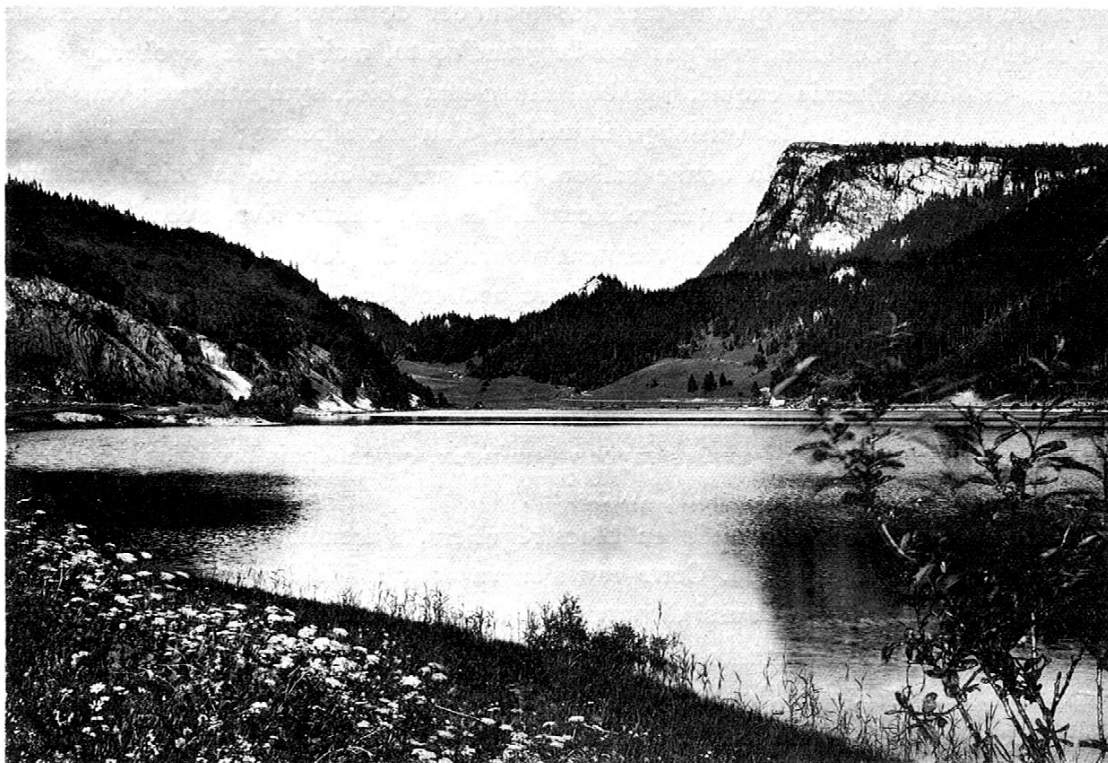
velles idées. Le pauvre saint Claude, patron du précieux liquide, perdit sa grande réputation et Saint-Cergue ses nombreux visiteurs et sa prospérité d'antan, car la misère s'installa dès lors et pour longtemps dans le village délaissé.

Aujourd'hui, les visiteurs ont recommencé à affluer ; dès 1840, en effet, on voit arriver les premiers curieux, en quête de repos et d'air vivifiant.

Saint-Cergue n'étant pas seul à jouir de ce double privilège, nous reprenons notre route pour gagner au plus vite la Vallée du lac de Joux, par la Cure et le vallon monotone du Bois d'Amont.

A vrai dire, ce n'est pas la meilleure manière de s'y rendre. Nous essaierons d'une voie plus banale mais plus intéressante, celle de Vallorbe. Après avoir passé sous les murs du superbe donjon de La Sarraz, dont la visite ne rentre malheureusement pas dans notre programme, nous remonterons les Gorges de l'Orbe, au fond desquelles nous remarquerons le village et le château des Clées, un « clédar » qui, jadis, fermait la vallée et empêchait les imprudents venus de la montagne de mettre à exécution leurs sinistres projets d'envahissement du bas pays. Les amateurs d'orfèvrerie curieuse s'y feront montrer deux coupes de communion d'une grande valeur.

Au Day, nous laissons les gorges derrière nous — nous y reviendrons plus tard — et nous aborderons la Vallée de Joux par la ligne attrayante qui grimpe à travers bois, sur le revers de la Dent de Vaulion. Au sortir du tunnel des Epoisats, vous vous trouvez subitement transporté au bord de l'agreste lac Brenet, première partie du lac de Joux (1005 m.), que départent hélas les baraques rendues nécessaires par l'exploitation de la glace. Ce qui frappe l'observateur avisé, c'est l'eau et le



La Dent de Vaulion vue des Charbonnières.

rôle qu'elle joue dans le paysage et la vie de la population ; vous l'avez sous les yeux de presque partout, gaie ou sombre, riante ou indignée, clapotant doucement ici sur les galets de la grève, jetant ailleurs ses flots courroucés contre les rochers de ses bords ; ici c'est une prairie qui s'en va mourir sous la vague, là un groupe de sapins qui plonge ses racines dans la berge, ou une paroi grisâtre qui s'enfonce dans les eaux vertes ou noires ; ailleurs, ce sont des jardins aux lilas, et même aux pommiers fleuris en juin qui descendent vers la grève, comme aux rives des lacs les plus favorisés de l'Oberland.

Autour de cette nappé d'eau, il y a des villages accueillants, plus ou moins, qui vous font des petits signes de bienvenue auxquels on céderait volontiers.

Je serais bien étonné si, n'ayant que peu de jours à passer dans ces lieux, vous ne jetiez pas votre dévolu sur le Pont, l'Abbaye ou le Rocheray. Un séjour dans l'une ou l'autre de ces localités est un excellent moyen de connaître et de goûter les charmes du Lac de Joux. Peut-être celui-ci ne vous dira-t-il pas grand'chose au premier abord, mais peu à peu, vous vous y attacherez, quand vous aurez quelque peu vécu dans son intimité, comme il arrive avec tant de gens d'abord indifférents qu'un contact plus étroit vous apprend à aimer, puis à apprécier à leur juste valeur. Il faut voir le lac sous ses aspects les plus divers, à toutes les heures, en toutes les saisons, des bords mêmes, des hauteurs, de la Dent de Vaulion, d'où il apparaît sous une perspective très favorable.

Il y a des promenades qu'il ne faut pas manquer de faire ; de ce nombre est le trajet du Sentier au Lieu, non pas par la grand'route, mais par le Rocheray et les Esserts-de-Rive, chemin exquis, paisible, silencieux, boisé, sympathique ; vous vous croyez transporté dans le voisinage immédiat d'un lac alpestre ; au travers de la ramée, vous percevez, en la bonne saison, porté sur les ailes de la brise, l'harmonieuse musique des troupeaux qui paissent là-bas, sur l'autre rive, avec le clapotis des vaguelettes mélancoliques qui viennent mourir sur la grève, tout près de vous.

Ces eaux impressionnent tour à tour le regard et l'oreille ; elles font plus ; elles offrent une surface de plus de neuf millions de mètres carrés, figée dans le long hiver des montagnes jurassiennes, sur laquelle patineurs et traîneaux peuvent circuler à leur aise, avec quelques menues précautions, tandis que dans le ciel d'un bleu immaculé le soleil éclatant prodigue ses rayons lumineux, qu'un épais brouillard empêche d'arriver jusqu'aux plaines... plus favorisées !

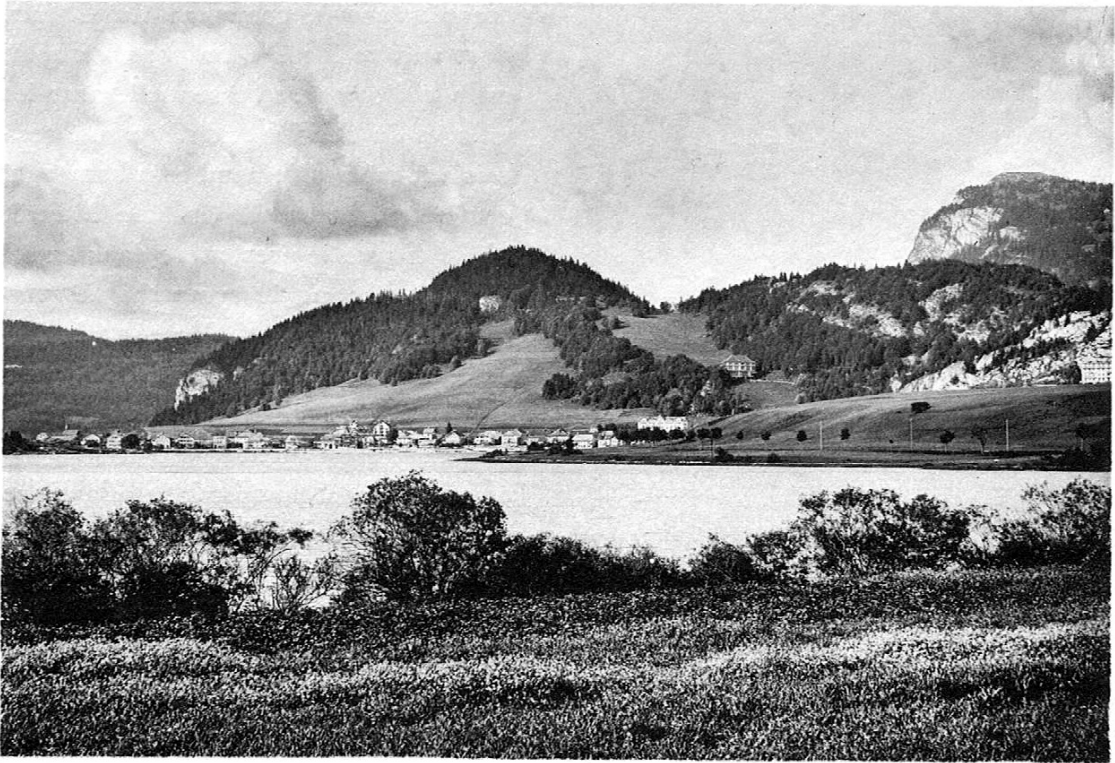
Cette même glace, découpée en blocs réguliers, s'accumule dans les entrepôts du Pont avant d'être exportée. Cette eau s'en va donc solidifiée sur wagons partout où on la réclame : elle sait aussi disparaître à l'anglaise dans des entonnoirs mystérieux, dont les plus importants sont ceux de Bon Port et du Rocheray, pour réapparaître — d'après des expériences faites — comme source de l'Orbe et ailleurs. Aujourd'hui, les entonnoirs ont été pourvus de vannes qui maintiennent le niveau du lac à la hauteur normale (les variations allaient jadis jusqu'à 2 m. 53) et permettent à l'industrie de compter sur un débit régulier. Les eaux dites des Forces motrices de Joux sont en effet transportées au Day, à Vallorbe et ailleurs ; la puissance fournie par une chute de 243 mètres est utilisée dans de nombreuses localités du canton de Vaud.

Et maintenant, en route autour de ce lac, en touriste plutôt pressé, hélas, car il y aurait tant à dire sur chacun des centres que nous traverserons avec la ligne du chemin de fer.

Voici le chenal qui relie entre elles les deux parties du lac ; un pont



L'église de l'Abbaye.



Le Pont et la Dent de Vaulion, vus de l'Abbaye.

du XVI^e ou du XVII^e siècle le franchit ; ce dernier a donné à la localité que nous quittons son nom moderne, qui a supplanté celui d'autrefois : le Port.

C'est aux Charbonnières, où nous passons ensuite, qu'a vu le jour M^{me} Melley-Rochat, le poète aimé des *Jours envolés* et des *Poésies intimes*, qui de tout son cœur a chanté le sol natal.

Pendant sept mois d'hiver la neige y couvrait tout.
 Mais quand l'été brillant se réveillait partout,
 Quel charme alors avait l'immense pâturage
 Tout plein d'orchis fleuris et de senteurs sauvages!

Elle a sans doute souvent erré sur les rives solitaires du mélancolique lac Ter, un miroir aux eaux vertes ou noires dans lesquelles se mire une rangée de sapins ; nous le côtoyons peu après le Séchey, avant d'atteindre le Lieu, centre de la commune de ce nom et ruche laborieuse dissimulée au fond d'une combe verdoyante, qui va se perdre dans les immenses forêts vallonnées du Risoux. Il vaudrait la peine d'improviser une ballade dans ce monde de noires joux, mais il ne faudrait le faire qu'avec une extrême prudence, car on ne compte plus ceux qui s'y sont égarés. C'est une des plus importantes forêts de la Suisse, sinon de l'Europe, l'une de celles qui produit un bois de qualité supérieure, la propriété exclusive de l'Etat de Vaud. Nous pénétrons



Le temple des Bioux.

bientôt dans la commune du Chenit, dont aucune localité ne porte ce nom, mais qui comprend essentiellement les villages du Sentier et du Brassus, centres eux-mêmes de nombreux hameaux, comme par exemple Chez le Maître, où se trouve le presbytère dans lequel vient de mourir le sympathique pasteur Pierre Jeannet, l'auteur très discuté, mais très admiré aussi, de romans à thèse comme *La première semaine de Jacques Leber*, etc... C'est une région essentiellement industrielle d'antique renommée, et que d'importantes fabriques de rasoirs et de montres représentent entre autres dignement à l'étranger.

Là-haut, en ces lieux vers lesquels s'envole souvent le cœur du Combiereux exilé, on y travaille ferme de ses mains; on y cultive aussi les arts, la musique et le chant surtout, comme les relations sociales, dans ces longues soirées

d'hiver que le labeur quotidien laisse généralement libres.

Au Brassus, nous faisons un demi-tour sur nous-mêmes, nous laissons à droite la belle route du Marchairuz, par laquelle tout bicycliste pourra gagner Saint-Georges, Begnins et Nyon d'une manière fort agréable, et nous poursuivons notre voyage par la rive sud-ouest du lac. Au delà de l'Orient-de-l'Orbe, la curieuse petite église des Bioux attire les regards, comme le lac lui-même; tout le long du chemin, « la vue est riante et caractéristique... Peu de paysages ont autant de grâce émue, de poésie agreste et reposante. Et que l'Abbaye se présente bien! Que son Hôtel de ville, ses vieilles maisons confortables, sa fontaine, ses rues où l'on rencontre de belles vaches au regard étonné, que tout cet ensemble a quelque chose d'accueillant et d'hospitalier! » (Dombréa.)

La tour, qui se dresse au bord d'un golfe en miniature, parle du temps passé où les Prémontrés s'installaient sur cet austère rivage, encourageant de tout leur pouvoir l'industrie locale; ce sont eux qui, en 1480, concédaient à Vinet Rochat le droit d'établir ses forges sur le cours de la Lionne; les forges ont disparu, mais l'impulsion donnée s'est maintenue féconde depuis lors dans ces hauts parages.

Si nous en avons le temps, nous irions aux Chaudières d'enfer, sombres

cavernes de quatre kilomètres de longueur, au Mont Saint-Michel, un charmant point de vue, au Mont Tendre (1683 m.), à pied en été, en skis en hiver, car il n'y a là encore heureusement ni tram, ni funiculaire. Il fera bon rester longtemps sur la cime — un chalet-auberge tout voisin rend la chose très facile — le soir, à l'heure où s'éteignent les grands sommets, où s'allument les étoiles, où le vaste monde mystérieux, au centre duquel on croit être, vous crie : Il y a d'autres cieus, il y a d'autres lieux ; marche, pèlerin, marche, ne t'arrête point, le voyage est long, il y a encore des expériences à faire que tu ignores !

De ce belvédère, vous pourrez descendre — seulement s'il fait encore clair — sur Montricher, à la pittoresque église, un village de haute campagne, aujourd'hui connu comme retraite annuelle de l'association de jeunes filles dite des « Montrichettes » ; vous pourrez aussi revenir à la Vallée et la quitter ensuite par le col de Pétra Félix (1148 m.) et le col du Mollendruz (1081 m.) pourvu d'une auberge, but fréquent de promenade pour les habitants du pays ; ce dernier passage vous amènera par une route en lacets aux vues merveilleuses jusqu'à Mont-la-Ville et à Cossonay ; le premier vous conduira tout droit à Vaulion, à moins que vous ne préférerez, dès le Pont, gravir d'abord la Dent de Vaulion (1487 m.), pour descendre plus tard seulement sur le village de ce nom ; et vous aurez cent fois raison, parce qu'il en vaut la peine (c'est



Le Brassus et le Marchairuz sous la neige.

si court, à peine une heure et demie du Pont) ; le panorama est celui de bien des sommets du Jura vaudois, mais le site lui-même, la vue plongeante, les perspectives dans la direction du Brassus, en font un point de vue spécialement recommandable.

Vaulion, où nous sommes bientôt, est un gros hameau, aux maisons serrées les unes près des autres, le long de la route, tout fleuri en mai ou juin, en même temps une plantureuse campagne et une petite cité industrielle ; nous avons tous porté — sans le savoir peut-être — des souliers de Vaulion, ou utilisé des limes de l'endroit, ou bénéficié d'une montre aux pierres préparées ici-même.

Suivez le grand chemin qui s'en va vers la plaine, le long des rives du Nozon naissant ; au début de juin, par un beau soir, vous croiserez de grands troupeaux gagnant la montagne herbue, assourdis par le bruit de leurs sonnailles et par leurs meuglements inintelligents. Il y a longtemps déjà que le bétail du pays fait annuellement ce pèlerinage vers les hauts pâturages ; l'habitude doit s'en être prise déjà dès les temps anciens, mais ne date en tout cas pas de l'époque où fut fondé le très vieux monastère de Romainmôtier, dont nous approchons à grands pas.

Celui-ci fut longtemps un centre d'influence de premier ordre ; aux dixième et onzième siècles, au temps de sa plus grande prospérité, son pouvoir s'étendait sur sept prieurés, vingt églises paroissiales, trente villages et cinquante fiefs qui bénéficiaient d'une sage administration.

On venait de toutes parts à la très antique église, adjacente au couvent, si bien restaurée en ces dernières années, l'une des merveilles de la Suisse ; l'édifice soutient avantageusement la comparaison avec certaines cathédrales ; de style roman très marqué, il offre au regard des parties de toutes les époques entre le sixième et le quinzième siècle ; à notre sens, il constitue, avec la cathédrale de Lausanne, l'un des plus beaux monuments religieux de la Suisse romande ; nous nous y assiérons ensemble, silencieux et recueillis ; nous laisserons nos pensées, comme nos regards, fouiller les secrets de ces voûtes élevées, cherchant la pensée, l'âme de ceux qui sont venus ici, pendant tant de siècles, rêver, prier, chanter, chercher cette présence sublime et vivante que nous avons déjà perçue dans les grandes forêts de la montagne, en face de l'infini du ciel étendu sur nos têtes, comme au bord des lacs paisibles, comme auprès des parterres de fleurs, gracieux rayonnement de la Beauté Suprême.



En revenant du bois.

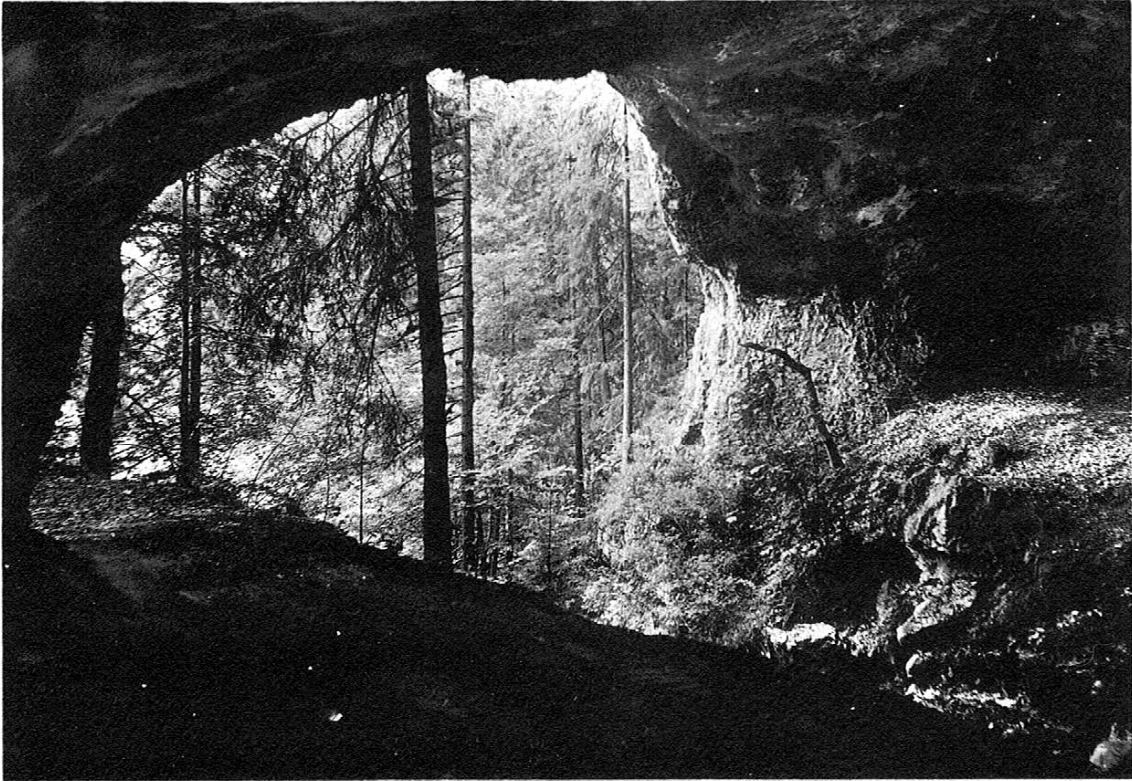


La source de l'Orbe.

CHAPITRE II

SAINTE-CROIX ET VALLORBE

Si la Vallée du lac de Joux a une physionomie bien caractérisée, au physique et au moral, on peut en dire autant de Sainte-Croix comme pays et comme habitant. Un Combiér et un Sainte-Cri — c'est ainsi qu'ils se dénomment — se ressemblent, mais ne se confondent pas au regard de l'observateur attentif ; ce sont deux personnalités différentes, dans deux cadres différents. Livrons-nous à Sainte-Croix aux mêmes investigations qu'à la Vallée, afin de nous en rendre compte au moins en quelque mesure, et pour cela allons nous y fixer pour quelques jours ou quelques semaines. Au point de vue topographique d'abord, nous remarquerons que ses habitations se serrent les unes près des autres dans la haute cuvette formée par l'épanouissement subit des gorges de Covatannaz entre les pentes du Chasseron, celles des Aiguilles et du Mont de Baulmes et celles du Mont des Cerfs. Le village regarde très vaguement vers la plaine par l'ouverture des gorges, comme s'il n'éprouvait pas le besoin de



La Grotte aux Fées.

savoir ce qui s'y passe ; il se sait assez de ressources pour se suffire à lui-même. Ne possède-t-il pas un air vivifiant, une eau fraîche et saine, un soleil glorieux en hiver, — lorsqu'il veut bien se montrer... — de bons magasins, des industries qui le font vivre, des églises fréquentées, un collège classique, une école supérieure, un musée, une vie intellectuelle nourrie par de nombreuses conférences, un service de pompe à feu bien organisé, un triangle monumental pour les grandes chutes de neige ? N'est-il pas en hiver le rendez-vous des skieurs, en été un point de départ des plus enviés aux amateurs de promenades, qui abondent dans la population autochtone, comme parmi les nombreux visiteurs venus du dehors ? Que voudriez-vous donc qu'il enviât à ces pauvres « planards » ?

Le Sainte-Cri aime la musique ; il le faut bien, puisque, sous prétexte de gagner de l'argent, il envoie ses gramophones et ses boîtes à musique un peu partout sur la terre, au fond des déserts, dans les grandes villes, dans les harems du Grand-Turc, dans les pintes du plus écarté des villages ; vous raillez peut-être, vous les artistes, vous bondissez d'indignation à la pensée des déplorables produits de cette industrie ? Vous avez raison... peut-être à votre point de vue ? Vous avez tort au fond, car il y a des âmes toutes simples et frustes que cet art-là a ragaiardiées, auxquelles il a redonné le goût de la vie ; un peu de musique, une mélodie

qui réveille des souvenirs et des impressions assoupies, et voilà le miracle accompli !

Le Sainte-Cri répandait aussi ses montres dans l'univers comme d'autres localités jurassiennes ; aujourd'hui, il y a presque renoncé. Par contre, il dote l'humanité d'instruments de précision qui lui font une réputation. Il est parfois artiste, il est enthousiaste ; un malin n'appelait-il pas un jour Sainte-Croix, avec la plus parfaite irrévérence, la patrie des feux de paille ? Il est voyageur ; il est photographe et il vend des appareils faits par lui ; il est bien d'autres choses encore conformément au signe du Zodiaque sous lequel il est né !

Jadis, il a été tout simplement bûcheron, charbonnier, agriculteur ; il « remuait » volontiers dans les « granges » environnantes pendant la bonne saison ; ainsi se formèrent les agglomérations des Granges, des Grangettes, de Vilette, de la Gittaz, (Agittes, Agètaz, dans les Alpes), des Prises diverses, etc.

Le plateau des Granges de Sainte-Croix et de la Chaux est longtemps resté à peu près inhabité ; personne n'osait s'y fixer de peur d'être, une belle nuit, pillé par les brigands installés au Franc-Castel, château de fort mauvaise réputation, aujourd'hui presque disparu. Une chaîne fermait la cluse étroite que dominait ce repaire et que suivait le chemin des Etroits. On chercha longtemps à chasser ces malandrins, mais inutilement ; ce que la force n'accomplit pas, la ruse l'obtint.

Un soir de foire, en 1536, des Sainte-Cris, une bande de Grandsonnais et de



L'Orbe à Vallorbe.



Les cascades de l'Orbe au Day.

Bernois se répartirent la surveillance des différentes issues aux environs du fort, puis au matin quelques-uns d'entre eux, porteurs de clochettes, s'avancèrent sous le couvert de la forêt. Croyant au passage d'un troupeau et comptant sur une proie avantageuse, nos reîtres sortent de leur antre... des Sainte-Cris s'y précipitent, y pénètrent de vive force, anéantissant le reste de la garnison surprise et brûlent le château.

Délivrés désormais de tout sujet de crainte, les habitants viennent se fixer nombreux et fondent les premières colonies de la Chaux, de l'Auberson et de la Vraconnaz. Ils y trouvent au dix-huitième siècle, et peut-être avant, du fer que l'on exploitait en plusieurs endroits (à la Limasse, à la Mouille-Mougnon, au Bas de Noirvaux, etc...). A cette première industrie vient s'ajouter très vite celle des charpentiers, des maçons, des tisserands et des fabricants de rouets à filer et de quenouilles. Vers le milieu du dix-huitième siècle la fabrication de la dentelle prend pied et tient pendant trois quarts de siècle une place importante dans la contrée; les femmes s'y mettent, puis les jeunes gens. Les denteleuses, comme on les nommait, parvenaient avec peine — si elles étaient habiles ! — à gagner 15 batz (environ 1 fr. 50) par jour; sans cela, elles ne dépassaient guère 40 à 50 centimes.

En 1317, Pierre de Grandson construisait un château pour protéger les habitants



Ballaigues.

voisins et les passants ; une chapelle y fut adjointe et dédiée à la Vierge. La localité prit alors le nom de Villette-de-Sainte-Croix dont la seconde partie devint celui du hameau central du plateau.

Outre les fidèles attirés à ce pèlerinage, bien d'autres ont passé sur ce chemin ; les plus âgés parmi nous n'ont pas ou-

blié l'obsédant défilé des 25 000 hommes de l'armée de l'Est chassée par Manteuffel en février 1871.

M. Junod-Jaccard nous en a laissé un palpitant récit dans une brochure de l'époque.

L'intense pitié dont ils furent les objets s'est retrouvée vivace quand il fallut accueillir les centaines d'internés civils et militaires, Belges et Français, que notre pays eut le privilège de recevoir pendant la Grande Guerre. Cette hospitalité était doublée d'un important bureau de la Croix-Rouge, d'où partait une vaste correspondance qui rendit de très grands services à la cause des prisonniers.

Les internés, envoyés des camps de prisonniers en Allemagne, étaient arrivés, non par la frontière voisine, mais par Constance et le chemin de fer qui vient d'Yverdon.

Quelle surprise pour ces pauvres exilés que ce trajet en plein hiver, ou au printemps, par cette ligne captivante, si différente de ce qu'ils avaient eu jusqu'alors sous les yeux !

Essayons de retrouver l'impression de quelqu'un qui monte à Sainte-Croix pour la première fois et par une belle journée. Le trajet est de 25 km. au total et il se fait en une heure dix par une ligne qui, jusqu'en 1918, ne devait pas être utilisée le dimanche, pour permettre aux employés le repos dominical. M. William Barbey, philanthrope généreux et distingué, avait désiré faire une expérience sociale qui, malheureusement, fut si peu favorable qu'il fallut renoncer à la clause de fondation, une fois les vingt-cinq ans d'essai achevés.